

Élodie Blestel, *Discrimination linguistique, sociale et raciale. Une approche énaactive en Caraïbe colombienne*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2025, 434 p.

YVES MACCHI

UNIVERSITÉ DE LILLE-SHS – ULR 4074 CECILLE

L'auteure

1. Élodie Blestel, Maîtresse de Conférences en linguistique hispanique (Université Sorbonne Nouvelle), est, parmi les hispanistes français actuels, l'une des rares à s'intéresser aux langues et cultures amérindiennes (elle a notamment travaillé sur le guarani et les guaranophones du Paraguay) et au phénomène du contact entre ces langues et l'espagnol.
2. Son ouvrage est le fruit de sa participation en 2021 à un projet de recherche international transdisciplinaire ayant réuni 84 chercheurs (« ConneCaribbean – Connected Worlds : The Caribbean, Origin of Modern World ») et dont l'objectif était d'examiner les dynamiques économiques, politiques, sociales et culturelles ayant configuré la Caraïbe de l'époque coloniale à nos jours. L'étude porte spécifiquement sur les discours « épilinguistiques » des locuteurs de la zone caraïbe colombienne, *i.e.* les commentaires qu'ils font sur leurs propres pratiques langagières et sur celles des autres.

Fondements théoriques de la réflexion

3. S'inscrivant dans le cadre des études de sociophonétique perceptive, mais aussi plus largement dans une démarche de type sociologique et anthropographique, Blestel revendique les principaux postulats de la linguistique *énaactive*, qui s'appuie notamment sur les recherches des Chiliens Francisco Varela et Humberto Maturana. L'idée-force de l'approche énaactive est que tout être vivant engendre en permanence sa propre organisation interne par autopoïèse, en interaction permanente avec son envi-

ronnement. L'individu et son environnement ne sont donc pas des donnés, mais le fruit d'une genèse permanente et couplée, dans laquelle toute perception construit et donne forme à l'environnement (*perçaction*), et dans laquelle la cognition elle-même est une action incarnée : le monde perçu et conçu est *en-acté* – terme dérivé de l'anglais *to enact* –, mis en scène dans un théâtre continûment renouvelé et il dépend de l'expérience subjective. Dans ce cadre l'interaction langagière constitue un mode de couplage privilégié entre l'individu et son environnement humain et non humain. La parole n'est dès lors plus envisagée comme un travail de l'esprit sur des entités symboliques mais comme le moyen par lequel les sujets de langage modèlent et remodelent en permanence leur expérience individuelle et collective du monde.

Structure de l'ouvrage

4. Après une présentation très claire des fondements théoriques énoncés de son approche, É. Blestel délimite avec précision le cadre géographique et historique de sa recherche de terrain : il s'est agi « d'explorer la façon dont les Colombiens de la région caraïbe énoncent des actes de différenciation linguistiques et sociaux *dans* et *par* le langage, en particulier *via* la perception (ou plus exactement la *perçaction*) d'écarts différentiels dans leur pratique phonique de l'espagnol » (p. 34). Autrement dit, il s'agissait d'analyser et de comprendre la façon dont différents groupes sociaux perçoivent et se représentent des comportements langagiers et sociaux qu'ils tiennent pour différents des leurs. L'ouvrage de Blestel relève donc de la sociolinguistique et se situe à la croisée de l'anthropologie, de l'histoire, de la dialectologie et de la sociophonétique.
5. La région naturelle de la côte caraïbe a été choisie en raison de la forte proportion d'Afrodécendants et d'Amérindiens qui la caractérise, et le focus a été mis sur la zone de Santa Marta (capitale du département du Magdalena), où 83 personnes ont été interrogées lors d'entretiens semi-directifs par un collègue australien sociolinguiste (Padraic Quinn) et par Blestel elle-même, à l'aide d'un questionnaire portant sur les parlers des différents groupes sociaux et sur la façon dont chacun perçoit contrastivement la parlure des autres et la sienne propre (Étapes 1 et 2).

6. Ayant pu mettre en évidence dans le discours des enquêtés des convergences entre discriminations phoniques et psychosociales, É. Blestel part ensuite en quête d'explications historiques et idéologiques, et dresse le tableau des grandes fractures sociales et raciales qui traversent la société colombienne depuis la colonisation espagnole et qui sont susceptibles d'éclairer tout à la fois les commentaires de type psychosocial et ceux de type épilinguistique produits par les personnes interrogées (Étape 3).
7. Elle concentre enfin son attention sur un phénomène phonétique singulier qui revient fréquemment dans le discours des personnes interrogées : le « parler frappé », dont elle entreprend l'étude à travers deux tests complémentaires de sociophonétique, afin de saisir dans quelle mesure la perception du parler d'autrui est socialement et idéologiquement conditionnée (Étape 4).

ÉTAPE 1 : SUSCITER LES CATÉGORISATIONS LINGUISTIQUES

8. Élodie Blestel commence par donner au lecteur des repères historiques, démographiques et sociaux sur la zone de Santa Marta. Fondée en 1525 sur la côte caraïbe orientale, Santa Marta est la ville la plus ancienne de Colombie et elle compte plus de 500 000 habitants. Ici comme ailleurs la colonisation espagnole a été un traumatisme historique pour les groupes amérindiens (des *Tchibtchas* ou *Tayronas*), en grande partie détruits par des conflits armés qui ont duré plus d'un siècle, et qui ne subsistent plus aujourd'hui qu'à l'état de communautés isolées retirées dans la *Sierra* (un isolat ethnique souvent mis en scène par les anthropologues est par exemple celui des *Kogis* de la *Sierra Nevada de Santa Marta*). La traite négrière a par la suite représenté jusqu'à 50% de l'activité commerciale de la région au XIX^e siècle. Longtemps en retrait et politiquement instable, Santa Marta se développe tout d'abord (milieu XIX^e) comme port principal de la Nouvelle-Grenade, mais c'est la culture de la banane qui provoque au XIX^e siècle une forte vague d'immigration en provenance de Bogotá, et des départements de Bolívar et d'Antioquia notamment. Au XX^e siècle, l'essor économique s'accompagne d'une forte croissance démographique. Dans les années 1950, l'industrie touristique commence à se développer. La prise en main de la zone par les paramilitaires (en lutte contre la mafia de la drogue) dans les années 1990 permet le renforcement de l'activité touristique. Sur le plan démographique 8,47% de la population de Santa Marta se reconnaît comme ethniquement marquée comme afrodescendante : *Raizal* (ethnie

afrocolombienne de San Andrés et Providencia), *Palenquera* (les *Palenqueros* sont les descendants de Noirs marrons vivant dans le village de San Basilio de Palenque et parlant un créole à base lexicale espagnole et à structures grammaticales bantoues), noire, mulâtre, afro-colombienne ou de descendance africaine), et 1,07% se reconnaît comme amérindienne. La plupart des immigrants proviennent aujourd'hui du Vénézuéla.

9. Le protocole d'enquête utilisé par Blestel a été adapté d'un protocole existant (projet LIAS : *Linguistic Identity an Attitudes in Spanish-speaking Latin America*, présenté dans Chiquito et Quesada Pacheco, 2014)¹. Les conversations ont été enregistrées et transcrites pour permettre une exploitation qualitative ultérieure, au-delà de l'exploitation des données quantitatives immédiates. Une répartition des enquêtés en 4 profils-types a été opérée : sous-groupes des personnes se considérant comme afrodescendantes, comme amérindiennes, comme vénézuéliennes, et un groupe par défaut qualifié de *Samarío* (littéralement, habitant de Santa Marta), composé de personnes ne se sentant pas ethniquement ou nationalement marquées (selon le recensement de 2018, les personnes sans appartenance ethnique représenteraient 94,78% de la population). Les enquêtés ont par ailleurs été classés en trois groupes d'âge, trois niveaux éducatifs et deux genres, soit 18 profils différents. Chaque enquêté s'est vu attribuer un code d'anonymat permettant d'identifier instantanément les traits classificateurs de son profil.
10. 83 entretiens représentant 59 heures d'enregistrement ont été menés, sous la forme d'une conversation semi-directive où, au-delà du questionnaire, l'enquêteur était libre de développer librement avec son interlocuteur tout sujet de conversation convenant à ce dernier. L'objet n'étant pas de mener une étude sur les caractéristiques phoniques des enquêtés, la transcription s'est faite en graphie conventionnelle, sauf en cas d'imitation de la prononciation d'autrui par l'enquêté, cas où Blestel a bien entendu produit une transcription phonétique. Il serait cependant utile – dans une étude ultérieure – d'exploiter phonétiquement les enregistrements : cela permettrait peut-être de constater qu'ironiquement certains traits articulatoires que les enquêtés attribuent et parfois reprochent à d'autres, ils les pratiquent eux-mêmes sans en être du tout conscients (dans l'Étape 4 consa-

1 CHIQUITO Ana Beatriz et QUESADA PACHECO Miguel Ángel, *Actitudes lingüísticas de los hispanohablantes hacia el idioma español y sus variantes*, Bergen Language an Linguistic Studies (BeLLS), Bergen, University of Bergen, 2014.

créée au « parler *golpeado* », Blestel sera du reste confrontée à ce phénomène très révélateur).

11. Il est clairement apparu à la chercheuse que les personnes interrogées mêlaient des remarques sur les façons de parler (essentiellement d'articuler les phones) d'autres groupes ou de leur propre groupe, à des remarques sur les qualités et défauts supposés des personnes de ces groupes, et à une identification ethnique ou géographique de ces personnes. Les enquêtés adoptaient quatre attitudes principales par rapport à tel ou tel trait de comportement langagier ou psychosocial : *l'altérisation* (nous, on ne parle pas / n'agit pas comme ça), *l'appropriation* (nous, on parle / on agit comme ça), *l'adhésion* (je trouve cela bien ou beau de parler / agir ainsi), *le rejet* (je trouve cela mal ou laid). Un étiquetage très fin des informations apportées par chaque conversation sur les jugements épilinguistiques, la posture et les prises de position psychosociales des participants a été mis en place afin de déceler des récurrences statistiques.

12. S'inspirant des travaux de Gal et Irvine en anthropologie sémiotique², Blestel commence par interroger les données du corpus A de façon ouverte et sans attendu : « Qu'est-ce qui est pensé des pratiques de qui/quels territoires au sein du corpus A en général ? » (p. 103). Les réponses des enquêtés permettent de dégager des polarisations récurrentes : ils opposent régulièrement et globalement le parler de la Côte caraïbe à celui de l'Intérieur andin (souvent positivement valorisé comme le meilleur des deux par rapport à la norme supposée du bien parler), celui de l'Intérieur andin à celui de l'Amazonie (ce dernier étant systématiquement dévalorisé et situé au plus bas de l'échelle de qualité linguistique et ethnique). Les personnes interrogées opposent fréquemment, à l'intérieur de la zone côtière, le parler du Chocó et du Nariño (côte pacifique) et celui de la côte occidentale de la Caraïbe (parlers dévalorisés) au parler de la côte caribéenne orientale (à laquelle appartient Santa Marta) qu'ils tiennent le plus souvent pour neutre. Ils tendent par ailleurs à valoriser spécialement, à l'intérieur de la zone intérieure andine, le parler *paisa* (celui des habitants du département d'Antioquia, dont la capitale est Medellín). Mais, remarque É. Blestel, les « défauts » de prononciation reprochés aux locuteurs des zones dévaluées sont très voisins, voire identiques : on leur reproche l'amuissement du /s/

2 Voir par exemple GAL Susan et IRVINE Judith T., « The boundaries of languages and disciplines : how ideologies construct difference », *Social Research*, 62 (4), 1995, p. 967-1001.

en position implosive, la gémination par l'occlusive subséquente de /R/ et /l/ implosifs, un volume de la voix trop élevé, un tempo trop rapide. « *Les pratiques linguistiques jugées comme saillantes ne sont pas rattachées à une appartenance géographique particulière* » conclut Blestel (p. 125). Certes. Mais à lire attentivement les analyses d'É. Blestel le lecteur a tout de même le sentiment très net que la polarisation majeure est celle qui oppose le parler *costeño* en général (plutôt dévalué dans sa partie occidentale et jugé comme neutre dans sa partie orientale) à celui de l'intérieur andin qui est placé tout en haut de l'échelle de valeur parce que –selon les enquêtés– les locuteurs andins, au contraire de ceux de la côte, « *pronuncian todas las letras* ». É. Blestel note du reste (p. 73) que « lorsque l'on interroge des personnes de Bogotá et de Santa Marta sur les parlers colombiens, les variétés de l'intérieur andin et de la côte caraïbe sont les deux premières à être spontanément citées ». On regrette ici que cette opposition axiale (côtes *versus* territoires de l'intérieur) qui se manifeste dans les commentaires épilinguistiques ne soit pas immédiatement mise en relation avec les résultats obtenus par nombre de chercheurs en phonétique dialectale : le contraste entre parlers côtiers et parlers de l'intérieur, considéré comme central par de nombreux dialectologues (et notamment par John Lipski, 1994/2004³), est un trait marquant de la géographie dialectale américaine et il s'observe par exemple très nettement au Mexique (meseta centrale et México D.F. *vs* côte caraïbe) ou encore au Pérou (parler *limeño* *vs* parlers des hauts plateaux andins). Il faudra attendre l'Étape 3 pour que le discours expert des dialectologues soit mis en regard avec la division dialectale spontanée produite par les locuteurs non experts.

13. É. Blestel souligne par ailleurs la complexité des réponses obtenues dans le corpus A. D'une part, alors que le groupe des *Samarinos* n'hésite pas à porter des jugements épilinguistiques souvent sévères, les Afrodescendants le font moins, et les Amérindiens presque pas, ne se sentant pas qualifiés pour le faire. D'autre part, « la perception de la différence [linguistique] [...] est variable, entre les groupes ou communautés, et entre les individus, même au sein des fratries. Parfois, les individus semblent se contredire eux-mêmes, ou au moins être tiraillés entre différents discours » (p. 117). É. Blestel souligne enfin le fait que les enquêtés procèdent à des « mouvements de typification [...] de locuteurs imaginaires qui ne répondent pas nécessairement à des catégorisations spatiales » ; « au type

3 LIPSKI, John, *El español de América*, Madrid, Cátedra, 2004.

« locuteur andin » qui prononce tout comme il faut *us* le « *costeño* » qui maltraite la langue, peut succéder la figure de celui qui a fait des études [...] *us* celui qui n'en a pas fait et qui « écrase » la langue de manière inintelligible, ou encore celui qui vient des « strates » les plus riches de Santa Marta *us* celui des classes populaires » (p. 128).

ÉTAPE 2

14. Dans l'Étape 2 (Identifier les contrastes) la chercheuse commence par rappeler et approfondir les principaux concepts et opérateurs analytiques dont elle se sert pour appréhender les liens entre langage et structure sociale : le concept d'épilinguistique, qu'elle emprunte à Cécile Canut – laquelle tend à minorer la distinction entre *discours épilinguistique* (discours non expert sur la langue) et *discours métalinguistique* (discours expert sur la langue) – ou encore la distinction entre *épilangue* et *métalangue* (qu'elle emprunte à Bottineau, 2016⁴). Elle revient ensuite sur les notions de *perçaction* (Berthoz), de *perçaction automatique* (Bottineau), de *linguaging* (Bottineau), etc., et pose la question de savoir ce que le discours épilinguistique apporte au perçu linguistique et plus généralement ce qu'il apporte le langage à la perçaction du monde et elle écrit par exemple : « [...] Ainsi, l'être humain, comme tout être vivant, n'a pas besoin du langage pour synthétiser le monde vécu : il se le représente tel qu'il peut le perçacter automatiquement, et donc, tel qu'il peut générer du *sens* pour lui. Mais l'activité langagière contribue à ce couplage avec l'environnement par un ajout de perturbations secondaires qui peuvent permettre de faire évoluer les consciences » (p. 145).
15. Et elle cite Didier Bottineau : « la parole enrichit le domaine consensuel d'interactions de l'espèce d'un sous-domaine conventionnel d'interactions secondaires de nature à modifier le premier niveau en fusionnant avec lui⁵ ».

4 BOTTINEAU, Didier, « Le linguaging (langagement) et l'incorporation de la culture par la langue », *Cuzie jazyky a kultúry v tórii a praxi*, éd. Eva Höhn et Peter Poliak, Banská Bystrica, Universita Mateja Bela v Banskev Bystrici, Filozofická fakulta, 2016, p. 200.

5 BOTTINEAU Didier, « Les linguistiques cognitives en France, problématiques actuelles », *Les sciences cognitives : questions et perspectives. Actes du 1erséminaire franco-russe en sciences cognitives, Moscou, 21 au 22 septembre 2010*, éd. Alexandre Tchubaryan et Efim Pivovarov, Moscou, Académie des Sciences de Russie, Université d'État pour les Sciences Humaines de Moscou, 2010, p. 205.

16. L'expression *perturbations secondaires*, empruntée par Blestel à Bottineau, pourrait prêter à confusion en faisant croire que langue et activité langagière se superposeraient de l'extérieur aux autres modes de couplage d'un individu avec son environnement, alors que comme on voit Bottineau parler bien de fusion entre les deux composantes. Le langage, comme on le sait, est présent dans l'environnement de tout être humain dès les premiers instants d'existence de son système nerveux central. Avant même sa naissance, on lui parle, et dès la naissance, on peut dire aussi qu'il parle (à sa façon encore inorganique et pourtant intelligible !) aux êtres humains qui l'environnent. En ce sens les interactions langagières font bien partie des perturbations *primaires* qui affectent cet être et dont il affecte ceux qui l'entourent à chaque instant de son existence, au même titre que n'importe quelle autre perturbation de son environnement. Ce couplage intime et originel chez l'humain entre le non linguistique et le linguistique fait qu'il n'y a pas une seule perception ou conception construite par un individu qui ne soit filtrée par le langage et vécue dans le langage. C'est la raison pour laquelle chacun appréhende et conçoit le monde selon les interactions langagières qu'il a préalablement vécues : « C'est ce qui fait dire à M. Poirier que la parole est « créatrice » (POIRIER, 2021 ; 100⁶) non seulement parce qu'elle oriente de manière contrôlée les états de conscience des sujets interprétants, mais aussi parce qu'en vertu de sa capacité à auto-déterminer des états de conscience, elle permet également de s'autonomiser par rapport à un ancrage situationnel initial, notamment par des opérations de catégorisation » (*ibidem*).
17. On peut donc s'attendre à ce que les commentaires épilinguistiques des locuteurs modifient la perception brute des comportements langagiers d'autrui (c'est ce qui apparaîtra d'ailleurs très clairement dans l'analyse du « parler frappé » que propose Blestel dans l'étape 4 : on perçoit physiquement le « réel » selon la façon dont on en parle et dont on le nomme).
18. Des pages 146 à 162 (sous-parties intitulées *Catégorisation des pratiques, Hiérarchisation des pratiques, Travail idéologique et matérialités langagières, Outils de différenciation sémiotique*), É. Blestel convoque ensuite des outils conceptuels très variés, la plupart d'entre eux issus de la sociologie et de l'anthropologie sociale. Ces outils nous ont semblé être

6 POIRIER, Marine, « Esquisse des principes d'une chronosignifiante », *Signifiante (Signifying)*, I (3), 2017, <https://revues.polen.uca.fr/index.php/Signifiante/article/view/136>

certes intéressants, mais d'une puissance et d'une généralité excessives au regard du problème particulier qu'elle entend traiter, celui de l'articulation entre commentaires épilinguistiques (discriminations linguistiques) et discriminations sociales et raciales. C'est un peu, si l'on ose dire, comme utiliser un canon pour tuer une mouche. On revient heureusement dans les pages qui suivent à la méthode analytique particulière, extrêmement ingénieuse, que Blestel a mise en œuvre pour traiter ce problème.

19. Elle expose en effet la méthode d'étiquetage qu'elle a employée pour mettre en évidence les images typifiées composées d'attributs mentaux, esthétiques et de classe que les personnes interrogées associent à tel ou tel groupe humain. Les commentaires psychosociaux se distribuent selon diverses catégories qu'elle a dégagées *a posteriori* : rapports aux autres, comportement / humeur, culture / éducation, rapport au progrès et ressources économiques. Elle observe que dans le domaine du jugement psychosocial comme dans celui du jugement linguistique on observe des tendances récurrentes, suffisamment récurrentes pour renvoyer à des *stéréotypes* sociaux réguliers. Elle se demande alors s'il y a dans les discours du corpus A une corrélation entre les postures d'adhésion et de rejet observées dans le domaine linguistique et celles observées dans le domaine psychosocial. Il paraîtrait en effet logique que rejet et adhésion convergent dans les deux domaines. Les données statistiques confirment très clairement cette hypothèse : plus il y a adhésion métalinguistique et plus il y a adhésion psychosociale, la relation statistique étant presque linéaire. C'est là un très beau résultat méthodologique, quand on sait la difficulté qu'il y a à manipuler des données statistiques : Blestel a pris soin de se former à la statistique auprès d'une spécialiste, et la démonstration qu'elle nous offre est très convaincante.
20. S'agissant des attitudes de rejet, les coefficients de corrélation sont légèrement plus faibles que pour les adhésions, mais là aussi la convergence entre les deux domaines est réelle. L'usage qui est fait ici de la statistique est particulièrement efficace et parvient à objectiver clairement le lien entre les deux types de jugements.
21. D'un point de vue spatial, de même que dans le domaine métalinguistique, c'est la région de l'Intérieur andin qui reçoit le plus d'adhésion (67,73%), tandis que la région amazonienne reçoit une nette majorité d'expressions de rejet (54,55%). Sur dix étiquetages psychosociaux, ce sont la

richesse, l'éducation et la courtoisie qui sont largement associées à l'Intérieur andin, tandis que vulgarité, sens de l'humour et agressivité sont associés à la Côte caraïbe. À l'échelle du Magdalena, richesse, éducation scolaire, courtoisie et sens de l'humour sont majoritairement associés à Santa Marta, tandis que vulgarité et agressivité sont plutôt associées aux rives du Magdalena et la pauvreté à la zone bananière. Blestel constate donc que les attributs psychosociaux, comme les attributs linguistiques, ne sont qu'en partie attachés à des territoires définis. C'est ce que montrent clairement les propos de l'enquête 2M1S1 qui commence par établir une distinction intérieur andin / côte caraïbe, puis oppose Medellín (polarisée positivement) à Barranquilla (polarisée négativement) et finit par opposer, à l'intérieur de Santa Marta, les personnes riches, et donc éduquées et discrètes, à celles des autres quartiers qui ne le sont pas.

22. Globalement, les régularités observées dans les commentaires épilinguistiques se retrouvent dans les commentaires psychosociaux associés aux territoires et aux types sociaux.
23. Par ailleurs, de même que le groupe des *Samarinos* est celui qui formule le plus de jugements épilinguistiques, de même il est celui qui s'exprime le plus au sujet du rapport aux autres, les Amérindiens mobilisant au contraire dans leur discours très peu d'attributs psychosociaux. Chez ces derniers l'absence de commentaires au sujet des pratiques sociales des autres groupes semble converger avec ce qui a été observé dans le domaine épilinguistique.
24. Blestel fait ensuite l'hypothèse que l'opposition axiale entre les deux principaux types psychosociaux est sémiotisée par les locuteurs à travers la distinction lexicale entre *cachacos* et *corronchos*. Le *cachaco* est une personne née à Bogotá ou descendante d'une famille traditionnelle bogotane. L'adjectif *cachaco* désigne aussi une personne qui se vêt élégamment ou qui a de bonnes manières. Le *corroncho* est, péjorativement désigné, l'habitant de la côte nord de la Colombie par opposition aux habitants de l'intérieur, et adjectivement, le mot désigne une personne grossière. « Se représenter (et donc catégoriser) une personne comme *corroncha*, c'est convoquer la figure d'une personne sauvage, indomptable, âpre, lente, un peu bête aussi (et ?) de la côte, donc. À l'opposé, on se représente le *cachaco* comme une personne distinguée, éduquée, élégante, douce et bien vêtue, ou/et qui vient de Bogotá, ou de l'intérieur du pays. » (p. 200). Blestel relève que cette opposi-

tion stéréotypique entre *cachaco* et *corroncho* se transporte à toutes les échelles spatiales et sociales et constitue l'axe principal de discrimination psychosociale, et elle fait l'hypothèse que cette distinction lexicale permet d'opposer non seulement des types sociaux polarisés, mais aussi les types linguistiques du bien parler et du mal parler. Hypothèse qu'elle se donne pour tâche de vérifier dans la 3^e étape.

ÉTAPE 3 : OPPOSER LES DISCOURS

25. Cette nouvelle étape d'une part dresse un panorama de l'histoire de chaque territoire depuis la colonisation et d'autre part examine la façon dont les dialectologues décrivent la variation phonique en Colombie. Il s'agit notamment de vérifier si les spatialisations spontanées produites par les personnes interrogées dans le corpus A sont également celles observées par les dialectologues.
26. Après un rappel des 3 grandes régions naturelles du territoire colombien, de l'extrême variation de la densité démographique et des très fortes disparités économiques entre les régions, l'auteure montre que la situation de ces dernières est largement le fruit de l'organisation sociale à la fin de la période coloniale. Et elle conclut : « En définitive, bien qu'ils aient été différents dans leur mise en œuvre, tous les systèmes d'exploitation mis en place ont eu des conséquences dévastatrices sur les populations amérindiennes et d'origine africaine, puisqu'ils ont non seulement contribué à l'exploitation, à la souffrance et au déclin démographique de ces communautés, mais aussi alimenté leur stigmatisation sociale, laquelle allait s'installer dans la durée » (p. 212).
27. Il s'établit par ailleurs en Nouvelle-Grenade une société de castes fondée sur l'idéologie de la *limpieza de sangre* alors en vigueur dans l'Espagne de la Sainte Inquisition. Cette idéologie permet de justifier le cantonnement des Amérindiens et des Noirs dans les castes les plus basses de la société. Sur le plan géographique, « les dynamiques coloniales ont façonné un centre plus blanc et métis, alors que les zones périphériques étaient plus noires, métisses et amérindiennes (zones côtières et plaines) ou plutôt amérindiennes (région amazonienne) » (p. 215).
28. Au XIX^e siècle, la soif d'indépendance fait émerger, sous l'influence des Lumières, l'idée d'un pouvoir émanant du peuple, et apparaît alors la nécessité de transcender les différences régionales par un métissage biolo-

gique et culturel qui effacerait les différences entre Amérindiens, Européens et Africains. Mais derrière l'idée d'un métissage généralisé, l'idée de peau blanche associée au progrès demeure intacte, et avec elle commence à se développer l'idéologie du *blanchiment*. « C'est dans ce contexte idéologique que naît en particulier le mythe de la « race blanche *paisa* » ou *antioqueña*, qui s'appuyait sur l'idée selon laquelle la région d'Antioquia abritait une plus grande population d'ascendance européenne relativement à d'autres régions du pays » (p. 218). On associe à ce groupe ethnique des valeurs de travail et de civilisation plus marquées que dans les autres groupes.

29. La constitution de 1991 inaugure cependant une vision plus pluraliste et plus inclusive de la nation en appelant l'État à reconnaître et protéger la diversité ethnique et culturelle. Les droits des communautés ethniques à l'éducation, à la santé, à la protection de leur environnement, à la justice, sont ainsi reconnus officiellement, même si ce sont essentiellement les Amérindiens qui s'impliquent dans la constitutionnalisation de leurs droits, et beaucoup plus que les Noirs⁷. Néanmoins, du droit au fait il y a une grande distance : les communautés ethniques noires et amérindiennes continuent aujourd'hui de subir les violences économiques des grandes entreprises et des gros propriétaires terriens (expropriations forcées, déplacements de populations en vue de l'exploitation des ressources), et l'État n'apporte pas de remède aux problèmes de grande pauvreté et d'insécurité,

7 Cette exclusion des Noirs de la politique multiculturaliste connaît cependant une exception notable, étudiée par Klara Hellebrandova, dans sa thèse de 2017 : *Devenir afrodescendant à Bogotá. Catégories, expériences et entreprises d'identification ethno-raciale en Colombie à l'aire multiculturelle*, accessible en ligne ici : <https://theses.fr/2017EHES0009>. Hellebrandova a enquêté auprès des afrodescendants de Bogotá (contexte où ils sont très minoritaires) et ayant un niveau d'éducation universitaire (contexte où ils sont ultra-minoritaires) et elle montre, à travers une approche intersectionnelle, l'existence de ce qu'elle nomme des « entrepreneurs raciaux » qui visent à revendiquer leur appartenance raciale au-delà des effets anesthésiants de l'idéologie multiculturaliste *post* 1991 qu'elle qualifie de « fiction nationale ». Cette thèse très riche n'est pas citée par Blestel, mais elle éclaire bien des aperceptions de cette dernière à propos de la question noire en Colombie. Nous en recommandons la lecture en complément de celle de l'ouvrage de Blestel. Et sur le processus de prise de conscience par un individu de sa qualité de Noir (on ne naît pas Noir, on le devient), voir par exemple ici : <https://www.youtube.com/watch?v=eLFoDOoeGqQ>, vidéo de la *Conferencia nacional de organizaciones afrocolombianas*, où l'on voit notamment une petite fille raconter qu'elle s'est découverte noire à l'âge de six ans, après s'être regardée dans le miroir, prise de conscience difficile car jusqu'à cet âge elle se pensait *blanche et indissociablement belle*. Le (difficile) processus de paix de 2016 entre le gouvernement et les FARC constitue clairement un contexte propice à la revendication par les communautés noires de leurs droits fondamentaux.

inaction qui pourrait avoir des fondements racistes. Et Blestel cite Wade (1993)⁸ : « [L'ordre racial colombien] peut être visualisé comme un triangle dont la pointe supérieure est blanche et dont les coins inférieurs sont noirs et amérindiens [...]. Le sommet blanc est associé au pouvoir, à la richesse, à la civilisation, à la création et au gouvernement de la nation colombienne, et aux positions élevées sur l'échelle de l'urbanité, de l'éducation et de la culture. » (p. 224).

30. Blestel poursuit ce tableau socio-historique en livrant des informations spécifiques sur la province de Santa Marta. La colonisation, à partir de 1500, provoque l'exode des multiples populations amérindiennes de la côte vers des lieux presque inaccessibles de la Sierra Nevada. Santa Marta est presque entièrement dépeuplée à la fin du XVI^e siècle en raison des massacres et de l'esclavage de sa population (amérindienne et noire), de la faim et des maladies épidémiques. « De nombreux Noirs marrons, Métis, Mulâtres, *Zambos* [métis de Noirs et d'Amérindiens], Amérindiens insoumis et/ou « Libres de toutes couleurs » vivaient en dehors du joug espagnol dans des lieux isolés » (p. 227). Les *encomiendas*⁹ de la côte connurent pour cette raison un déclin rapide. Avec l'abolition de l'esclavage au milieu du XIX^e siècle, les peuples mixtes et métissés s'identifient aux Blancs privilégiés, ce qui contribue à invisibiliser tout héritage africain. Au XIX^e siècle la culture de la banane devient une activité majeure et elle recrute un grand nombre de travailleurs en provenance de la région caraïbe. Les Afrodescendants jouent alors un rôle essentiel dans le travail agricole et dans le travail domestique des plantations. L'invisibilisation de l'héritage africain est pourtant générale dans la culture colombienne et la plupart des enquêtés assimilent présence noire et département du Bolívar, celui, observe judicieusement Blestel, qui précisément abrite le *palenque* de *San Basilio*, le seul village de Noirs marrons étant parvenu à faire reconnaître ses droits communautaires. Les *Palenqueros*, remarque Blestel, ont fait l'objet d'une véritable mythification et constituent en quelque sorte l'arbre qui cache la forêt, *i.e.* qu'il permet aux autres populations, métissées à divers degrés, de refouler leur propre héritage africain.

8 WADE, Peter, *Blackness and Race Mixture: The Dynamics of Racial Identity in Colombia*, Baltimore / London, Johns Hopkins University Press, 1993.

9 L'*encomienda* était un système d'exploitation de la main d'œuvre locale contraignant les autochtones au travail forcé sur les terres offertes en récompense aux *conquistadores*.

31. Globalement, à l'échelle du pays, on constate une « régionalisation de la race », l'intérieur du pays étant identifié aux Blancs et aux Métis (*cachacos*) et étant mythiquement représenté comme pur de tout apport noir et amérindien. Par contraste certaines zones côtières sont davantage perçues comme noires (département du Chocó, poches de population noire de la côte atlantique), les villes montrant cependant une situation plus composite et plus contrastée.
32. Après ce détour par l'histoire sociale de la Colombie, Blestel tente de vérifier si les spatialisations constatées dans les réponses des enquêtés (personne éduquée, riche, courtoise, calme = région andine + côte caraïbe orientale + centre de Santa Marta, *versus* personne négative opposée = côte caraïbe occidentale + rives du Magdalena + zone bananière + périphérie de Santa Marta) peuvent recouvrir des typifications raciales. Elle constate que ce sont les habitants du Chocó et du Bolívar que l'on signale comme maltraitant la langue avec violence (notamment à travers le « parler *golpeado* » évoqué dans l'Étape 1 et qui sera étudié en détail dans l'Étape 4), et que ce sont aussi ces habitants que l'on désigne parfois comme Noirs. Elle constate également que dans le discours des enquêtés ce qui est audible (un parler qui maltraite la langue) est associé à des traits physiques visibles (« race brune », « peau foncée », « cheveux crépus »). D'autres stéréotypes sont associés à ces populations : retard social, manque de goût pour l'effort, manque d'éducation, mais aussi positivement, chaleur, joie de vivre, sens inné du rythme musical, de la danse. Autant de stéréotypes fréquemment associés aux Noirs dans la culture des anciens pays colonisateurs. Tous ces éléments invitent à penser que dans le discours des enquêtés, c'est le Noir, beaucoup plus que l'Amérindien, qui fonctionne comme le prototype de la figure du *corroncho*. Les Amérindiens sont pour leur part géographiquement associés à l'Amazonie, au département de la Guajira et aux contreforts de la Sierra. On leur reproche un parler emmêlé et inintelligible qui serait dû à leur plurilinguisme. On les regarde, comme les Afrodescendants, comme étant en retard sur le plan de la civilisation, mais, s'ils sont parfois dépeints comme des animaux, on leur reconnaît aussi des qualités positives tels que le calme et le silence.
33. Blestel revient enfin sur la question du tropisme *paisa*. S'appuyant sur une anecdote arrivée à son propre fils (qualifié de *paisa*, apparemment en raison de sa blancheur de peau, par le client d'un café), elle fait l'hypothèse que les habitants de Santa Marta, de même qu'ils associent les Paisas au

prototype du beau parler, tendent à associer *Paisas* et peau blanche, même si elle reconnaît que cette typification n'est jamais explicitement formulée par les enquêtés. Elle observe néanmoins dans le discours publicitaire une association patente entre plusieurs éléments positivement valorisés et donnés pour typiquement inséparables : être une femme *paisa*, avoir la peau blanche, être belle, et avoir un bel accent, comme on le voit clairement sur l'annonce pour un casting à Bogotà qu'elle produit p. 256. Si une association stricte de la belle langue à la blanchitude ne peut être démontrée, en revanche Blestel souligne le lien explicite établi par les locuteurs entre hispanité (d'Espagne péninsulaire) et beau parler, la réalité sociologique montrant par ailleurs une association claire de l'hispanité avec les grandes familles socialement dominantes aussi bien à Bogotà qu'à Santa Marta (centre), lieu regardé comme « un bastion d'Espagnols ». Face à ce bastion, Carthagène la Noire est au contraire dépeinte comme violentant la langue (son « parler *golpeado* » est cité par 51 personnes sur 65).

34. Un argument puissant en faveur de cette bipolarisation raciale est apporté par la mode du blanchiment physique (blanchiment de la peau, lissage des cheveux crépus, etc.) répandue dans une bonne part des populations afrodescendantes d'Amérique latine. A ce blanchiment physique correspondrait une tendance au blanchiment des pratiques langagières, une « cachaquisition » du dialecte propre, que remarquent plusieurs enquêtés dans le comportement langagier de certains afrodescendants. Blestel reconnaît cependant qu'on ne peut généraliser cette tendance au blanchiment dialectal, d'autres discours d'enquêtés montrant au contraire un attachement à la prononciation *costeña* des *Samarinos* et considérant comme ridicule l'imitation de l'accent *paisa*.
35. Blestel conclut cette approche psychosociale en écrivant : « j'ai isolé [le mouvement contrastif] qui consiste à établir une différenciation entre ce qui est *cachaco*, au sein duquel les Blancs-Andins semblent être les prototypes, et ce qui est représenté comme *corroncho*, où le Noir semble jouer le rôle de figure-clé ». Blestel, avec raison, est prudente (« semblent être », « semble jouer »), toute la difficulté étant d'objectiver des représentations idéologiques discriminantes qui ne se déclarent que rarement de façon transparente dans le discours des locuteurs interrogés : il faut alors que le sociolinguiste se contente d'indices indirects pour reconstruire ces représentations latentes ou dissimulées.

36. Blestel entreprend en dernier lieu de comparer la grammaire spontanée élaborée par les enquêtés à propos des spécificités phoniques des différents groupes géo-ethniques avec le discours savant des dialectologues sur les particularités dialectales des différentes zones colombiennes. Elle détaille l'évolution au fil du temps des modèles savants de division de la géographie dialectale colombienne et observe que la classification de l'espagnol caribéen de Colombie comme espagnol antillais (2020) est de façon surprenante très tardive alors que la proximité entre les deux variétés sur le plan phonique saute aux... oreilles de quiconque. Elle remarque aussi que c'est assez tard (années 1980) que l'on commence à prendre en compte les paramètres sociolectaux (niveau d'éducation, de revenus, lieu de résidence, registre) pour établir la distribution des variantes de /N/ et /s/ implosifs. Rares sont du reste les dialectologues qui dans leurs études prennent en compte la dimension sociale de la production et/ou de la perception de l'espagnol caribéen. Elle observe enfin que peu d'études prennent en compte le facteur du contact interlangues dans l'explication des phénomènes dialectaux observés et que peu d'auteurs envisagent la possibilité d'une action substratique ou adstratique des langues africaines ou amérindiennes dans la formation de l'espagnol costeño (John Lipski de ce point de vue fait exception).
37. Elle conclut en remarquant que dans le discours savant, tout comme dans la grammaire spontanée des locuteurs non experts, la zone andine fait fonction de parler-étalon, et que l'apport africain est considérablement invisibilisé dans les deux types d'approche, les créoles comme le *palenquero*, très étudiés et pour ainsi dire élevés au rang de mythes, ayant sans doute accaparé dans l'esprit des chercheurs toute l'africanité linguistique de la région. Écartant la question de la réalisation de /s/ (la synthèse des études portant sur ce seul point exigerait un ouvrage entier), Blestel concentre son attention, dans l'étape 4, sur le phénomène phonique de l'assimilation des liquides r/l en position implosive, laquelle provoque de très nombreux commentaires chez les personnes interrogées.

ÉTAPE 4 : INTERPRÉTER LA SIGNIFIANCE SOCIALEMENT CONDITIONNÉE : FOCUS
SUR LE « PARLER FRAPPÉ »

38. Le « parler frappé » a été repéré très tôt par Blestel, lors de la première analyse du corpus A (Étape 1, p. 83-84). Des illustrations de parler frappé dans le corpus A sont par exemple *golpear* articulé [gop.'pjar], *Gil-*

berto articulé [hib.'ber.to], *Cartagena* [kat.ta.'he.na], *puerta* ['pwet.ta], ou *golpeado* [gop.'pja.ðo].

39. De façon révélatrice, note alors Blestel, un locuteur interrogé, pour donner un exemple de la façon dont certains habitants du Chocó « se comen las letras » (« avalent les lettres », choisit l'articulation du verbe *golpear* (frapper), prononcé [gop.'pjar], et il produit des exemples d'énoncés où la situation référentielle évoquée est celle d'une violence physique : « Voy a / me vas a gop.'pjar ». Le parallèle spontané, chez l'enquêté, entre la violence faite à une personne et la violence faite à la langue par ceux des locuteurs qui assimilent la liquide implosive à la consonne occlusive subséquente, frappe (si l'on ose dire) la chercheuse : la plupart des enquêtés désignent en effet précisément ce type d'assimilation régressive par les termes *golpe*, *golpear*, *golpeado*, montrant qu'ils ressentent ce type d'articulation comme une violence linguistique. C'est donc à ce phénomène singulier et à sa perception que Blestel s'intéresse en détail dans la dernière partie de son ouvrage.
40. 78% des participants à l'enquête mentionnent ce phénomène, plus précisément 91% des *Samaríos* (personnes de Santa Marta ne se sentant pas ethniquement marquées) et 83% des Afrodescendants. Seuls 11% des *Samaríos* s'approprient cette pratique, contre 60% des Afrodescendants. Le phénomène provoque le rejet de 80% des *Samaríos* contre 70% des Afrodescendants. Et il est associé dans 51% des cas au département du Bolívar.
41. Il semble donc qu'une corrélation assez nette s'établisse entre l'assimilation régressive des liquides implosives par les occlusives et le groupe des Afrodescendants.
42. Le phénomène est assez bien décrit dans les études de dialectologie colombienne et on l'observe aussi en espagnol cubain. Les spécialistes envisagent l'hypothèse d'une action des langues de substrat africaines pour l'expliquer, mais soulignent qu'il s'agit d'une convergence entre un mécanisme interne propre à l'espagnol (qui tend de façon générale à altérer les consonnes implosives) et un mécanisme externe, les langues africaines nigéro-congolaises connaissant elles-mêmes les consonnes implosives et tendant à réduire les structures syllabiques au modèle CVCV en supprimant les groupes implosive/explosive.

43. Les études dialectologiques semblent indiquer par ailleurs que le « parler frappé » ne désigne pas uniquement l'assimilation régressive des liquides mais aussi d'autres phénomènes incluant le registre et le volume sonore.
44. Blestel fait alors l'hypothèse que les sujets percevants tendent à interpréter un stimulus X comme *corroncho* dès lors qu'il provient de personnes elles-mêmes supposées *corronchas*.
45. C'est pour vérifier cette hypothèse qu'elle met en œuvre un test de perception visant à répondre à deux questions :
- une assimilation aboutissant à la gémination de l'occlusive suffit-elle à elle seule à déclencher chez les locuteurs une sensation de coup et le commentaire épilinguistique de « parler frappé » ? L'explication du jugement de « coup » s'expliquerait alors de façon mécanique par la seule perception physique de la double occlusion.
 - inversement, les locuteurs commentent-ils de la même façon un même segment sonore selon qu'on le leur présente comme émanant d'un locuteur réputé afrodescendant ou non ? Une réponse négative signifierait que l'on n'écoute pas les productions phoniques des autres de façon neutre mais au contraire de façon idéologiquement orientée.
46. Dans la première partie du test, 8 extraits sonores contenant des assimilations (parmi lesquelles certaines aboutissant à une gémination d'occlusive) étaient soumis à l'écoute des sujets, afin d'évaluer si ce dernier mécanisme induisait une impression de coup. Pour le premier test une réponse à choix multiple (l'homme parle mal, bien, un petit peu frappé, etc.) était proposée aux sujets.
47. Dans la deuxième partie, deux extraits de voix sans marqueurs phoniques spécifiques étaient soumis à l'écoute et accompagnés d'une indication géolectale pouvant conduire les sujets à identifier ou non le locuteur comme afrodescendant, ainsi que d'une indication comportementale bien éduqué *vs* agressif (avec dans la réponse un gradient de 1 à 5).
48. Le premier test révèle que le jugement de « parler frappé » n'est pas automatiquement lié à la présence d'une gémination d'occlusive : toute assimilation peut le déclencher. Néanmoins les assimilations de liquides par une occlusive (ou un autre phone) reçoivent davantage ce jugement épilinguistique. Étrangement certains sujets jugent négativement cette assimi-

lation particulière sans s'apercevoir qu'eux-mêmes la pratiquent aussi (*desde* > [ded.de]). Cela semble indiquer que ce qui est jugé c'est davantage la personne qui parle que la façon dont elle parle. Blestel fait l'hypothèse que le traitement des liquides par assimilation est associé par les sujets enquêtés à l'africanité et que, comme le résultat de l'assimilation est le plus souvent le redoublement d'une occlusive, cette double occlusive est perçue comme un coup porté en raison de l'image stéréotypée des afrodescendants comme des personnes bruyantes et parfois violentes.

49. S'agissant du deuxième test, il apparaît n'être pas concluant : on n'observe pas de corrélation nette entre les amorçages et le jugement porté. Peut-être est-ce l'absence de mécanisme d'assimilation qui produit cet effet : il faudrait dès lors que soient combinés à la fois un mécanisme d'assimilation et une identification géolectale et / ou sociale pour que le jugement de « parler frappé » soit déclenché.
50. En sociophonétique perceptive, le percept phonique n'est pas une pure donnée sonore : il est étroitement mêlé dans la perception des sujets au regard porté sur la personne qui articule, regard qui intègre des données sociales de toute nature (appartenance ethnique, couleur de peau, classe socio-professionnelle, appartenance géographique etc.). Si le jugement de « parler frappé » ne désigne pas le phénomène étroit de gémination de l'occlusive, c'est que dans cette locution (*hablar golpeado*) se mêlent des données sociales et phoniques et que par lexicalisation elle en est venue à désigner tout un faisceau de pratiques articulatoires jugées *corronchas*. L'assimilation des liquides fonctionne donc comme le prototype d'un ensemble de pratiques phonétiques condamnées : « la manière dont est commenté le parler des *Corronchos* indique la façon dont les personnes qui sont assimilées à cette figure sont entendues : « *Parler frappé, atrophié, découpé, trituré* ne sont pas des expressions neutres, elles sont porteuses d'une violence faite à la langue qui se trouve être attribuée au fait des Noirs, ou aux régions perçues comme noires, alors qu'on parle si « doucement », si « joliment », si « sagement » (« *recatado* ») à Medellín mais aussi à Bogotá... » (p. 335).
51. L'observation des définitions lexicographiques du verbe *golpear* et de ses dérivés montre que la notion de *golpeado* y est souvent interprétée comme un phénomène suprasegmental : il s'agit du volume ou de l'intensité particulière avec lesquels une syllabe est prononcée. Le *Diccionario de*

colombianismos (Alario di Filippo, 1983¹⁰) quant à lui y voit différents phénomènes d'assimilation consonantique et ne prend pas de gants pour signifier son rejet de cette façon d'articuler : « défaut de prononciation », qui « donne une forme grossière et vulgaire à l'élocution », « donne un son répugnant ». Originaire du Bolívar, département souvent assimilé au mal parler, Alario di Filippo, juriste et Académicien, semble vouloir s'en désolidariser pour des raisons de discrimination sociale, suppose Blestel. On peut aussi rappeler que les Académiciens, de quelque origine qu'ils soient, sont obsédés par la norme et le souci de la « belle langue », spécialement en Amérique où la diversité dialectale leur apparaît souvent comme un danger contre l'unité de la langue espagnole, dont le modèle demeure très souvent pour eux une mythique langue espagnole péninsulaire unique et sans variétés dialectales.

52. Dans une dernière enquête (en ligne), intitulée *Hablar golpeado en Colombia*, Blestel tente de définir précisément ce que les locuteurs de différents lieux de Colombie (et non plus seulement de Santa Marta) entendent par « parler frappé : quels types de phénomènes phoniques sont concernés ? Des phénomènes segmentaux ou suprasegmentaux ? Le corpus obtenu (corpus C) rassemble 277 réponses. Il apparaît que les participants provenant du Pacifique tendent à indiquer un phénomène de volume sonore excessif, tandis que ceux des Andes et de la Côte caribéenne regardent la gémination de la latérale comme prototypique du « parler frappé », mais sous l'expression « parler frappé » se dissimule en réalité un ensemble de comportements segmentaux et suprasegmentaux très variés. Par ailleurs, sur le plan géographique et ethnique le « parler frappé » n'est pas étroitement corrélé par les enquêtés aux Afrodescendants, ce qui en interdit une lecture strictement raciale.
53. Cette variation référentielle de l'expression « parler frappé » conduit Blestel à conclure que « lorsque l'on dit de quelqu'un qu'il « parle frappé », on désigne sans doute davantage ce qu'il provoque en nous, de façon fondée (par une gémination, un volume plus élevé ?) et/ou fantasmée, qu'une matérialité dont on pourrait précisément circonscrire les contours » (p. 351).

10 ALARIO DI FILIPPO Mario, *Lexicón de colombianismos*, Bogotá, Banco de la República, Biblioteca Luis-Ángel Arango, 1983.

54. L'ouvrage d'Élodie Blestel présente plusieurs qualités majeures qui me font en recommander la lecture :

- une écriture agréable et très claire ;
- la synthèse extrêmement précise d'appareils théoriques parfois complexes (qu'il s'agisse de l'énonciation ou des approches anthropologiques) ;
- le maniement habile de longs fragments de son corpus (qu'elle a pris soin – notons-le – de traduire intégralement en français) – alors que ce type de corpus oral est très lourd à manier – ce qui a donné de la chair à une réflexion qui aurait pu devenir excessivement abstraite ;
- le fait d'avoir enrichi son texte de nombreuses illustrations élégantes et très utiles (cartes, données statistiques) ;
- un talent didactique évident et où transparaît clairement sa riche expérience d'enseignante du supérieur (elle a su convoquer chaque fois que c'était nécessaire les éléments de culture historique, géographique et sociale colombienne sans lesquels son approche sociophonétique eût été largement incompréhensible pour son lecteur).

55. Mais la plus grande qualité de Blestel est à nos yeux une vraie honnêteté intellectuelle.

56. Celle-ci la conduit à admettre en maints endroits de sa réflexion qu'elle est surprise par les résultats observés et qu'elle ne les comprend pas, ce qui l'amène à retoucher pas à pas ses hypothèses. Elle formule par exemple dans un premier temps l'hypothèse d'une polarisation race blanche / race noire, qui serait sous-jacente à l'opposition entre parler élégant et parler inélégant. Voyant que les données ne confirment pas cette hypothèse, elle propose ensuite un schéma explicatif opposant le *cachaco* au *corroncho*, dans lequel la polarité raciale ne joue que le rôle de prototype sans interdire de multiples lectures sociales non raciales¹¹. Cette attitude

11 Sans le dire, Blestel oriente progressivement sa recherche vers une approche *intersectionnelle* dans laquelle il apparaît que, qu'il s'agisse de commentaires psychosociaux ou de commentaires épilinguistiques, un seul facteur ne saurait expliquer les représentations sociales et idéologiques d'un individu : c'est le croisement de multiples données (*blanchitude* ou *négritude*, appartenance à telle ou telle catégorie socio-professionnelle valorisée ou dévaluée, genre masculin ou féminin, etc) qui permet d'éclairer la façon dont une personne s'appréhende elle-même, dont elle appréhende la diversité humaine et sociale qui l'environne, et dont elle est appréhendée par elle. La vraie sociologie, attentive à la complexité depuis Pierre Bourdieu jusqu'à Eric Fassin, n'a évidemment jamais été autre chose qu'*intersectionnelle* et *politique*, quoi qu'en pensent

d'humilité scientifique est remarquable. Et c'est là – dans ses échecs partiels et dans sa progression heuristique – que cet ouvrage doit être cité en exemple. On l'a dit, les appareils théoriques convoqués par Blestel nous ont parfois semblé bien trop lourds au regard de l'objet à analyser : c'est au contraire lorsqu'elle se confronte directement avec les données brutes, souvent inattendues, de ses enquêtes que l'on est véritablement intéressé par sa démarche, qui nous offre un bel exemple d'intégrité scientifique.

les modernes contempteurs de la pensée « woke » et des « études de genre ». Ainsi par exemple, l'existence de mouvements tels que l'afrofémisme est-elle parfaitement logique et évidente : on peut avoir à souffrir socialement, on le constate hélas chaque jour, de multiples déterminismes croisés.